

Intro

Accroche

Libellé du sujet

Analyse : Pensez aux concepts

ineffable - transcender - sublime - science/technique -

Problématique

Plan

Exemples

Réf hors programme

Erreurs de langue

Alexandre Lacroix dans le prologue de l'essai intitulé *Devant la beauté de la nature* (2018) déclare que « face à la nature [...] nous avons l'impression de faire l'expérience de quelque chose qui nous dépasse »

NB les n° de pages indiqués sont là pour faciliter vos révisions mais aucunement requis en devoir.

*

Quand il pose la question « Qu'est-ce qu'un homme dans la nature ? » le philosophe Blaise Pascal répond « Un néant à l'égard de l'infini » (« Disproportion de l'homme », *Pensées*), soulignant ainsi sa petitesse et sa misère s'il se considère par rapport à l'immensité qui l'entoure. Alexandre Lacroix évoque le même sentiment de « **disproportion** » quand il affirme, dans le prologue d'un essai intitulé *Devant la beauté de la nature* (2018) que « face à la nature [...] nous avons l'impression de faire l'expérience de quelque chose qui nous dépasse », donc de n'être capables ni de la maîtriser ni de la comprendre. L'emploi de l'expression « quelque chose » renforce l'idée de dépassement, comme si **nous manquions même des mots nécessaires** à sa qualification précise. L'expérience de la nature serait ainsi vécue selon Lacroix, comme une leçon d'humilité et d'impuissance pour l'homme. Pourtant, force est de constater que les humains tentent par tous les moyens de s'adapter voire de reprendre le dessus. D'ailleurs, Lacroix parle d'une « **impression** », donc une représentation mentale qui pourrait tout aussi bien être fausse, ou tout au moins provisoire : au lieu de pétrifier définitivement l'homme, l'expérience de la nature l'engage en réalité à chercher les moyens de prendre le contrôle de « ce quelque chose qui le dépasse ». Cependant, dans les deux cas, les rapports entre l'homme et la nature sont pensés **sous l'angle de la confrontation** puisque l'un se tient « face » à l'autre, comme s'ils étaient étrangers ou ennemis. Il s'agit alors peut-être de prendre conscience que **nous appartenons à la nature**, qu'elle nous traverse et nous sert de **miroir** et de modèle plus qu'elle ne nous dépasse. Finalement, le sujet nous invite à **interroger le sens et les fonctions de ce dépassement que nous éprouvons face à la nature**.

Comment comprendre que l'homme puisse se sentir ainsi impuissant face à la nature alors qu'il a appris à la dominer ?

En nous appuyant principalement sur *Vingt Mille Lieues sous les mers* de Jules Verne, *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer et *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem, nous verrons tout d'abord que l'expérience de la nature donne assurément à l'homme l'impression d'être dépassé. Cependant, celui-ci tente aussi par tous les moyens de se dépasser pour réduire cette impression. En réalité il doit avant tout dépasser ses propres représentations pour envisager un rapport à la nature qui ne se pense pas simplement en termes de soumission ou de domination.

[I] Certes, l'expérience de la nature est l'expérience d'un dépassement.

[1] En effet, la nature est d'abord ce « **quelque chose** » **difficile à circonscrire, à décrire, à comprendre** comme le montrent la **pluralité** du vivant et les limites de nos possibilités de classification et de connaissance (chez Verne « la série des merveilles sous-marines est inépuisable », merveilles que « les mots sont impuissants à raconter » et qui relèvent pour nous de l'**ineffable**). Le vivant ne se laisse pas réduire à des lois rassurantes pour la raison mais « déconcerte » en permanence notre désir de régularité et de prévisibilité comme le souligne notre philosophe languedocien (p.39). C'est en effet toujours à des **individualités** qu'on a affaire, dont les valeurs vitales sont particulières et dont l'intériorité mystérieuse nous échappe : les chats, les animaux au sang froid ou les insectes restent ainsi « étrangers » à la narratrice du *Mur* (p.125 et 293). C'est d'autant plus vrai que la nature est **inventive et en perpétuel mouvement et réajustement** : ses essais et ses erreurs renouvellement sans cesse sa diversité tandis que la possibilité du monstre ébranle notre confiance en la vie « quant au pouvoir qu'elle a de nous enseigner l'ordre » ('La monstruosité et le monstrueux, p218). La raison mise à la torture laisse alors place à **l'imagination** qui dans ces cas, « ne demande qu'à s'égarer » selon Verne. Ainsi, faute de pouvoir la comprendre, nous saturons nos représentations de la nature de mythes et de légendes qui soulignent en réalité les limites de notre raison.

[2] Ce « quelque chose » « nous dépasse » aussi en ce que **la nature nous apparaît comme bien plus puissante** que nous ne le serons jamais : l'homme subit ses **manifestations violentes et dévastatrices pour le corps et l'esprit** (les glaces et les tempêtes, les orages et le foehn, les prédateurs divers). Elle oppose de plus à la certitude de notre finitude « **l'impression** » de son éternité : « Tout continue » selon la narratrice de Haushofer (p321) dans l'indifférence aux pertes subies et douloureusement éprouvées. Les constructions humaines les plus élaborées paraissent alors bien insignifiantes face à sa puissance de vie : « Les mauvaises herbes avaient partout triomphé [...] Bientôt les routes n'existeraient plus » souligne-t-elle encore (p307). Même les civilisations les plus brillantes ne résistent pas aux cataclysmes naturels : « Une nuit et un jour suffirent à l'anéantissement » de l'Atlantide selon Verne (p. 360). En fait, « Toutes les réussites sont menacées puisque les individus meurent et même les espèces », rappelle Canguilhem (p.206), tandis que rien n'arrête en revanche, la nature comprise comme « phénomène vital » d'éternel recommencement : en effet, malgré la catastrophe, « la vie reviendra avec l'eau des ruisseaux, une vie élémentaire et minuscule qui s'infiltre dans la terre et la ranimera », lit-on dans *Le Mur* (p.260). La nature nous dépasse en ce qu'elle nous confronte à notre faiblesse vitale.

[3] L'expérience de la nature est ainsi une **expérience d'humilité** pour l'homme qui est obligé de se soumettre à ses lois et ses exigences. Celles du **besoin et de la condition corporelle** d'abord : « j'avais oublié combien

il est terrible d'être à la merci d'un corps insatisfait » (Haushofer,p.54). Oxygène, nourriture, loi de la pesanteur montrent l'emprise de la nature sur le vivant et sur l'homme en particulier, dont « l'unique privilège était de [se] rendre compte de la situation » maigre consolation notée par la romancière autrichienne (p235). Sa raison ne lui donne aucun moyen de ne pas être un corps souffrant et de fait, un « néant bouffi d'orgueil » (p215), puisque cet « assez douteux cadeau de la nature » (ibid. p235) lui fait plus encore sentir sa misère. Ainsi, l'homme n'est ni un pur esprit ni une pure liberté qui pourraient s'affranchir du fait de sa condition particulière, des « sommations du besoin » ou encore « des pressions du milieu », qui « domine et commande l'évolution des vivants » selon Canguilhem (p 13 et 173). Il souligne encore qu'en cela, « en tant que vivant, l'homme n'échappe pas à la loi naturelle des vivants » (p195). Enfin, la nature fait bien des choses que nous sommes incapables de faire naturellement : respirer sous l'eau comme le poisson, tisser des toiles comme l'araignée, supporter le froid comme le chien. L'expérience de la nature est une expérience de dépassement parce qu'elle met l'homme face à ses **limites** aussi bien **intellectuelles** que **physiques**.

Ineffable et violente, la nature nous laisse donc un sentiment évident d'impuissance, qui nous conduit à l'humilité. Cependant, cette expérience n'est pas purement passive et l'homme lui-même se dépasse pour cesser d'être soumis à cette "chose" qu'il cherche plutôt à comprendre voire à dominer.

[II]En effet, l'expérience de la nature pousse cependant l'homme à se dépasser.

[1] Tout d'abord, on voit bien que l'homme ne **subit pas passivement une nature qui le dépasse** : sa survie dépend justement de sa capacité à trouver des solutions pour surmonter cette impression : s'il dépend de son milieu, il « peut créer de nouveaux milieux au lieu de supporter passivement les changements de l'ancien » et même plus, est « capable d'existence, de résistance, d'activité technique et culturelle dans tous les milieux » selon Canguilhem dans l'article "Le vivant et son milieu" (p.209). Ainsi la narratrice du *Mur* ne se laisse pas submerger par la catastrophe mais domestique la nature pour survivre : elle cultive la terre, clôture son champ, fauche les prés, rend le monde hostile de la forêt et de l'alpage, habitable. Quant à Nemo, son admirable ingéniosité trouve les moyens techniques de vivre dans l'océan, le milieu le plus inhumain qui soit pourtant. La science en général traduit d'ailleurs les efforts des hommes pour réduire le dépassement dont la nature leur donne l'impression, si bien que Canguilhem fait de la connaissance « une méthode générale pour la résolution des tensions entre l'homme et le milieu » p12 : les progrès de la science « doivent [ainsi] être compris comme une sorte d'entreprise assez aventureuse de la vie » Cp197 : ils traduisent les efforts du vivant humain pour adapter un milieu qui le terrifie ou le contraint et créer les conditions de son épanouissement et de sa liberté malgré le dépassement initial. L'entreprise de connaissance et de maîtrise de la nature est elle-même difficile et assurément sans fin, mais elle progresse, comme le montre l'histoire de la biologie que Canguilhem conçoit comme « une longue suite d'obstacles surmontés et d'erreurs reconnues » Cp28. Aronnax ne sait pas tout après son aventure à bord du *Nautilus*, mais il en sait plus qu'avant.

[2] La nature est aussi **un modèle, une source d'inspiration** : loin d'en rester à l'impression de dépassement, le spectacle de la nature est un « stimulant de l'invention » (Canguilhem p39) comme le montrent les outils qui sont « le prolongement des organes humains en mouvement » (ibid., p158) ou les machines comme le *Nautilus*, longtemps confondu avec un cétacé. **La nature dépasse peut-être l'homme mais elle l'inspire pour se dépasser**, de la technique au biomimétisme. Cette source d'inspiration est aussi psychologique et morale. Pour Nemo par exemple, l'océan est le modèle d'une indomptable liberté et d'un goût du secret que tout son être semble incarner par mimétisme. Quant à la narratrice du *Mur*, elle apprend lentement à ne plus « lutter contre le cours naturel des choses » (278) ; elle comprend que la logique implacable de la nature est une logique de vie et non de mort et qu'elle doit elle aussi, protéger la vie (en veillant par exemple sur ses bêtes) et non céder à la tentation du désespoir. Pour Canguilhem d'ailleurs, loin de se contenter de prendre la vie pour modèle, la connaissance doit se mettre au service de la vie et du respect de la vie : qu'il s'agisse d'expérimentation animale ou de médecine humaine, elle doit prolonger le geste même de la vie, contre la tentation de la destruction et de la mort qui est toujours une possibilité de la liberté humaine.

[3]. Car la **violence exercée sur la nature est aussi une réponse possible au sentiment de dépassement** : l'homme répond au dépassement par la destruction comme s'il ne pouvait supporter ce qui lui résiste et qu'il lui fallait dominer ce qui le dépasse. Ainsi, il chasse et tue pour le plaisir (malgré la "leçon de morale" de Nemo,p392), il est indifférent à la souffrance animale au nom d'une « violence licite » interrogée par Canguilhem (p22), il détruit les équilibres naturels dénoncé chez Verne, il réduit les organismes à des processus physico-chimiques qui les dévitalisent pour pouvoir les comprendre, il condamne la différence au nom de représentations fallacieuses de la nature qui correspondent en réalité à ses préjugés (le monstre chez Canguilhem, les « naturels » chez Verne). Il défend ainsi un **dualisme délétère** et « forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé » (Canguilhem, introduction p13) jusqu'à faire de la nature une altérité menaçant son humanité : même la narratrice du *Mur* a besoin de se « cramponner d'une certaine façon aux rares vestiges de l'ordre des hommes » (p51) par « peur de cesser peu à peu d'appartenir au genre humain » et de se laisser anéantir par la nature. De plus, au nom de sa prétendue supériorité, l'homme se considère comme le dirait Descartes « comme maître et possesseur » d'une nature dont il se fait le centre. Il se l'approprie, soit concrètement soit en l'humanisant. Ainsi, Nemo invite Aronnax à une chasse dans « ses forêts de l'île Crespo » Vp152 : il traite l'océan comme un châtelain son domaine, tandis que la narratrice du *Mur* parle de *sa* vallée ou de *ses*

bêtes qu'elle considère avec un anthropomorphisme systématique et contestable. Finalement, nos auteurs semblent souvent bien plus dépassés par la vanité et la cruauté des hommes que par la nature qui subit leur joug.

Malgré l'"impression" que la nature "nous dépasse", cette expérience de confrontation pousse l'homme à se transcender pour la dominer à son tour. Mais faut-il vraiment se penser "face à la nature", et n'est-ce pas plus juste de se concevoir en son sein ?

[III] Il s'agit en réalité de dépasser les représentations qui pervertissent les rapports entre l'homme et la nature pour ne plus les concevoir seulement comme des rapports de domination.

[1] 1. Entre l'homme et la nature, s'établit non un rapport de soumission ou de domination (le dépassement et son revers), mais *d'interdépendance et d'interaction* à l'image des liens de réciprocité qui unissent le vivant et son milieu. La narratrice et ses animaux sont liés affectivement et vitalement. La mer nourrit l'équipage du *Nautilus* qui protège en retour les baleines et veille à ne pas exploiter les mers au-delà du nécessaire. La nature n'est pas ce qui nous dépasse mais ce qui nous contient et nous fait vivre à condition que nous en prenions soin (ses déséquilibres ont des conséquences sur la vie humaine elle-même comme le montre Verne à propos des conséquences de l'extinction des lamantins p454). Les œuvres ne cessent ainsi de rappeler les liens qui unissent l'homme au vivant, appelant l'homme à reconnaître qu'il fait partie de la grande famille de la nature, qui ne le dépasse pas mais lui ressemble et lui tend un miroir de sa condition. Ainsi l'animal possède une « subjectivité analogue » à la sienne (Canguilhem p186), il est comme lui « un être significatif » (p188) qui « rayonne » en fonction des valeurs vitales qui sont les siennes. Certes nos valeurs sont différentes, mais nos fonctionnements se rejoignent, comme nous l'avons d'ailleurs vu pour la connaissance. Chacun développe sa propre perspective sur le monde qu'il faut reconnaître en se décentrant, en acceptant de « se faire bête ». À cette condition, on comprend par exemple que « le milieu des valeurs sensibles et techniques de l'homme n'a pas en soi plus de réalité que le milieu propre du cloporte ou de la souris grise » (Canguilhem p196).

[2] Cela dit, l'interdépendance et la ressemblance ne sont pas l'identité : **l'homme doit aussi assumer le rôle particulier qui est le sien en tant qu'homme**. Ainsi, l'idée de dépassement se dissout dans les responsabilités qui lui incombent vis-à-vis de la nature : lui seul, du fait de sa raison, peut se « décoller » du besoin et de l'expérience et agir selon des valeurs transcendentales (selon l'introduction de Canguilhem, p.12). Comme le dit la narratrice du *Mur* : « Il n'y a que moi dans la forêt qui puisse être juste ou injuste [...] je suis un être humain et je pense et agis comme un être humain » (p149). Plus que notre admiration ou notre terreur (qui procèdent toujours en réalité d'une erreur d'interprétation, d'une méconnaissance des mécanismes de la nature), la nature mérite ainsi un respect qui ne se justifie pas seulement par le besoin que nous avons d'elle, mais manifeste notre vocation d'homme à l'égard du vivant en général. D'ailleurs, les œuvres font toutes état de situations d'oppression et de violence entre hommes (à l'égard des femmes, des esclaves, des travailleurs, des monstres, du prochain en général) et suggèrent une solidarité des devoirs qui engagent notre humanité. On ne peut aimer l'océan et exterminer les hommes comme le fait Nemo, pas plus qu'on ne peut se dire humaniste et exploiter sans vergogne le vivant. Le savoir quant à lui est pour Canguilhem « une des voies par lesquelles l'humanité cherche à assumer son destin et à transformer son être en devoir » (p43). L'expérience de la nature ne doit pas être celle d'un dépassement aveuglant et paralysant, mais celle d'une responsabilité lucide qui nous oblige. Si notre humanité est mise à l'épreuve, c'est moins dans ses limites, que dans sa capacité à agir avec humanité.

[3] Enfin, la littérature et la philosophie sont des moyens qui permettent de ne pas en rester à l'impression produite par l'expérience de la nature, de **dépasser l'idée de dépassement** pour donner du sens à l'expérience, sortir des jugements de valeur pour comprendre et analyser, reconnaître sans se soumettre et s'approprier sans dominer. La philosophie pose ainsi la question des valeurs et du « prix du savoir » (Canguilhem p47) trop souvent oubliés par la biologie ; Verne unit par le biais du **sublime**, l'éloge d'une science conquérante et celui d'une nature indomptable ; Haushofer trouve dans l'écriture le moyen d'affirmer son humanité et de rendre compte de la condition de vivant à laquelle nul n'échappe. Plus généralement, quand elle se fait description, que son sujet soit la tique, les fonds marins ou le ciel étoilé de l'alpage, l'écriture fait effort pour dire la nature. Elle est ainsi reconnaissance de sa beauté, sa complexité, sa vie propre. Et même si l'art est une rupture avec la vie au même titre que la science, « quel artiste authentiquement créateur, poursuivant la transfiguration de la vie, a-t-il jamais pris prétexte de son effort pour déprécier la vie ? » (Canguilhem, p13). La différence n'implique pas la domination, encore moins le mépris.

Certes, comme le suggère Alexandre Lacroix, « face à la nature » « nous avons l'impression de faire l'expérience de quelque chose qui nous dépasse », mais cette impression sert en réalité à l'homme de tremplin pour se dépasser lui-même et inventer les solutions capables de réduire la distance qui le sépare de la nature. Il ne doit pas pour autant s'en faire le bourreau, puisque la nature l'inclut et le définit, et peut conjuguer la saine adaptation technique au milieu où Canguilhem voit un prolongement de la vie avec un émerveillement devant le sublime du spectacle naturel auquel Verne est si sensible, sans oublier de se décentrer comme la narratrice du roman de Haushofer. [ouverture facultative] : Pascal nous permet là encore de trouver la juste voie d'une humanité à la hauteur d'elle-même : « ni ange ni bête » mais consciente et responsable de ce qu'elle doit à ce qui la fait vivre.]